

La mort du pape suggère à Michel Welter des réflexions amères dont celle-ci: «L'autorité de Pie X n'était pas capable d'arrêter une baïonnette meurtrière. Et pourtant il croyait être le représentant de celui qui avait dit: Tu ne tueras pas. Au temps que nous vivons nous sentons qu'il n'y a plus d'autre autorité que celle qui se base sur la force brutale.»

Le 19 août, donc à peine trois semaines après l'invasion, Welter a un entretien au siège du gouvernement avec «M. Eyschen, qui a l'air content. On dirait qu'il est heureux de la tournure que les choses ont prise et qu'il est sûr d'être dans l'avenir comme par le passé – c'est-à-dire avant le passé désagréable de la lutte du clergé – l'homme providentiel. Le pays a passé et passe par des moments pleins d'angoisse. M. Eyschen conduit la barque par la tempête et il espère la conduire dans le port – n'importe quel port. Il l'y conduira . . .»

Trois jours plus tard le Ministre d'Etat étonnera de nouveau Michel Welter: «On a maintenant à la gare, à l'Hôtel du Commerce (Kons-Haas) ce qu'on appelle un «Etappenkommando», qui restera ici, Dieu sait jusque quand. M. Eyschen l'a demandé pour qu'il ait ici une autorité militaire permanente avec laquelle il peut correspondre. Je n'y comprends rien. N'est-ce pas à la fin le cheval qui prie l'homme de l'aider à faire la chasse au cerf?»

Le 26 août Welter reçoit pour la première fois des journaux allemands dont le «Vorwärts.» Le journal socialiste – censuré comme tous les journaux allemands – lui inspire les réflexions suivantes: «Ce qui frappe c'est que le «Vorwärts» fait montre d'un chauvinisme à toute épreuve. Il a bien annoncé qu'il ne pouvait pas exprimer ses opinions. Cela se conçoit, mais c'est pourtant extraordinaire que l'organe central de la social-démocratie allemande en soit arrivé à devoir remiser, Dieu sait jusqu'à quand, ses belles théories sur la fraternité des peuples, le pacifisme, et qu'il doive s'aventurer à démontrer que les Russes sont des barbares et des sauvages . . . Ce n'est pas un reproche que je lui fais, mais je constate que tous les beaux principes d'antan se sont écroulés comme châteaux de cartes.»

«Dans les derniers temps j'ai beaucoup réfléchi sur le socialisme et le rôle qu'il joue dans la vie des peuples. Autrefois tous les socialistes étaient convaincus qu'ils avaient une influence prépondérante sur les événements et que les prolétaires étaient en état d'empêcher la conflagration des peuples . . . Avant que le Congrès socialiste international convoqué pour le 9 août à Paris eût pu se réunir, la conflagration était déjà générale, sans que le socialisme eût pu y faire la moindre chose. Ce n'est pas un reproche que je fais aux socialistes et au socialisme, mais je ne suis pas assez naïf pour avoir jamais pu admettre que le socialisme pût entraver une guerre . . . C'est que le socialisme est ou était (c'est plus vrai) une force morale et que la guerre est une force brutale, et nous étions arrivés au moment où la force brutale était entrée en activité . . .»

«Le pauvre ami Jaurès . . . a été la première victime de sa doctrine pacifiste, la grande erreur de toute sa vie. Lui aussi croyait que le socialisme était la force morale qui pourrait enchaîner la force brutale . . .»